



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 118, édition octobre 2010

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Tahar Ben Jelloun
- 04 Jean Genet - Portrait
- 06 Lettres et extraits choisis - Jean Genet , Tahar Ben Jelloun
- 08 Dernières parutions
- 10 Picabia - Lettres d'amour
- 12 Agenda
- 19 Les actions de la Fondation La Poste

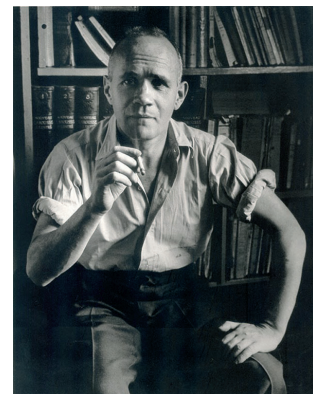
Centenaire de la naissance de Jean Genet 1910-2010

Éditorial

Nathalie Jungerman

En décembre prochain, on fêtera le centenaire de la naissance de Jean Genet. À cette occasion, de nombreux ouvrages sont réédités chez Gallimard et deux livres en partie inédits sont publiés dans la collection « L'Arbalète », *Les Lettres à Ibis*, correspondance de Genet avant ses premières publications, et *Le Funambule*, texte poétique rendant hommage à son ami Abdallah. Tahar Ben Jelloun consacre à l'écrivain qu'il a bien connu, un récit, *Jean Genet, menteur sublime*. « Il m'avait demandé de le rejoindre au restaurant L'Européen, en face de la gare de Lyon. Je pris le métro, troublé d'aller rejoindre cet écrivain que je n'avais jamais espéré rencontrer un jour. » On est en 1974. Il venait de signer son premier roman, *Harrouda* ; il deviendra, après ce rendez-vous, un proche de Jean Genet. À travers l'évocation des souvenirs de ses conversations avec le poète qui soutenait les mouvements de libération et les groupes en révolte, mettait en jeu les certitudes et les identités, Tahar Ben Jelloun trace un portrait sincère et intéressant. Il publie parallèlement une pièce de théâtre, *Beckett et Genet, Un thé à Tanger*, qui met en scène une rencontre fictive entre les deux hommes, attendant la visite improbable de leur ami Alberto Giacometti. Les Universités de Paris 8 et de Paris 7, l'École normale supérieure et l'Institut du monde arabe rendent également hommage à l'auteur et organisent un colloque international les 3 et 4 novembre intitulé « Jean Genet et les arts ».

Dans les années 1950-1960, Genet écrit des textes relatifs à la sculpture, à la peinture, à l'art du cirque. C'est aussi le moment où il réalise ses plus belles pièces, *Le Balcon*, *Les Nègres* ou encore *Les Paravents* et où il pose pour Alberto Giacometti. « Son mentor était naguère Cocteau, ce sera dorénavant Giacometti, le sculpteur de la solitude humaine » écrit Edmund White (*Jean Genet*, Gallimard, 1993).



Jean Genet par Brassai, 1948

Je demande à la mort la paix, les longs sommeils,
Le chant des séraphins, leurs parfums, leurs guirlandes,
Les angelots de laine en chaudes houpelandes,
Et j'espère des nuits sans lunes ni soleils
Sur d'immobiles landes.

Jean Genet
Le condamné à mort, 1942

Entretien avec Tahar Ben Jelloun

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous venez de publier aux éditions Gallimard, un récit, *Jean Genet, menteur sublime*, et une pièce de théâtre, *Beckett et Genet, un thé à Tanger*.

En 1974, vous faites la connaissance de Jean Genet. C'est le début d'une amitié qui durera jusqu'à sa mort en 1986. Pouvez-vous nous résumer les circonstances de cette rencontre que vous racontez en détail dans votre récit, et du lien qui vous unissait ?

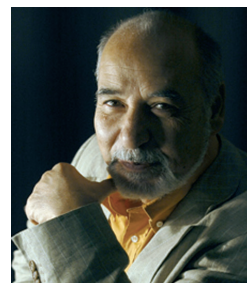
Tahar Ben Jelloun Ce fut Jean Genet qui prit l'initiative de me rencontrer, ce qui fut pour moi une grande surprise. Je ne pensais pas qu'un jour un si grand écrivain prendrait la peine d'entrer en contact avec moi. Je crus bien faire en lui disant que j'admirais son oeuvre mais il me répondit de ne plus jamais parler de ses livres et me dit : « Qu'est-ce qui est important ? Un homme ou une oeuvre ? » Il revenait de Jordanie et des camps palestiniens et n'était préoccupé que par la volonté de témoigner. Notre lien a été une amitié utile ; je l'aidais dans certains domaines notamment concernant son dernier ami, Mohamed, puis je lui ai présenté Leïla Shahid qui l'accompagnera à Sabra et Chatila le lendemain des massacres. Il lui arrivait aussi de lire mes manuscrits et me faisait des critiques constructives.

Dans votre pièce de théâtre qui met en scène une rencontre fictive entre Samuel Beckett et Jean Genet, il est question d'amitié : « Pas très fidèle en amitié si j'en crois vos biographes ; pas simple d'être votre ami » dit Beckett

à Genet. Et de trahison aussi : « Vous savez Jean, quand vous parlez de trahison, je ne peux pas vous suivre. »... Une « obsession de la trahison » que vous évoquez plus longuement dans *Jean Genet, menteur sublime*...

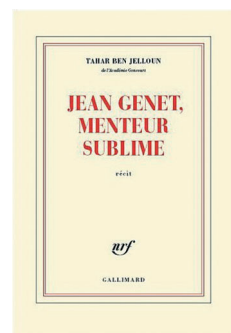
T. B. J. J'ai très vite découvert que Genet n'avait pas le sens de l'amitié. Il avait plutôt le sens de la passion. Il avait cependant quelques amis, très rares comme Jacques Derrida mais n'en parlait pas. Genet a fait dans toute son oeuvre l'éloge de la trahison, c'est-à-dire cette rupture radicale avec la loi, les règles. Trahir pour lui était une façon de se dégager de l'ordre établi ; il avait commencé sa vie en commettant de petits vols, il a continué jusqu'à se faire arrêter et être mis prison. Mais la prison lui a révélé ce talent caché qu'est l'écriture. Il avait pour habitude d'expliquer que le fait d'écrire une langue classique parfaite venait de son désir ardent de sortir de prison. Il fallait « épater », surprendre ceux qui le soutenaient comme Jean Cocteau, et Jean-Paul Sartre pour qui il n'aura d'ailleurs aucune reconnaissance et avec qui il se brouillera. Une façon d'assumer sa trahison. Sartre avait voulu le sanctifier dans un pavé de 600 pages, Genet n'était pas heureux et refusait de poursuivre sa relation avec lui. Il pouvait aussi trahir des amis, pour le plaisir de leur créer des ennuis, c'était de la provocation. Genet était un personnage insaisissable, difficile à cerner.

Votre récit s'ouvre avec le souvenir de la voix de Genet, « la voix d'un homme vrai, pas celle d'un menteur (...) », et se termine par

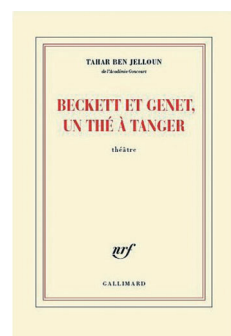


Tahar Ben Jelloun
© Photo C.Hellie, Gallimard

Écrivain et poète marocain de langue française, Tahar Ben Jelloun est né le 1er décembre 1944 à Fès. Il passe son adolescence à Tanger puis étudie la philosophie à Rabat. Lorsque éclatent les manifestations étudiantes, en 1965, il est soupçonné de les avoir organisées et envoyé dans un camp disciplinaire en 1966. C'est là qu'il commence à écrire en secret. Après sa libération en 1968, il reprend ses études puis devient professeur de philosophie. Mais suite à l'arabisation de l'enseignement, il doit bientôt rejoindre la France (1971) où il se spécialise en psychiatrie et commence sa collaboration au journal *Le Monde*. Il publie de nombreux ouvrages avant d'être consacré, en 1987, par le prix Goncourt pour son roman *La Nuit sacrée*. Avec *Jean Genet, Menteur sublime*, Tahar Ben Jelloun livre le récit de douze années de rencontres avec Jean Genet.



Tahar Ben Jelloun
Jean Genet, Menteur sublime
Éditions Gallimard, octobre 2010



Tahar Ben Jelloun
Beckett et Genet, Un thé à Tanger
Éditions Gallimard, octobre 2010

une lettre que vous lui adressez vingt ans après sa mort...

T. B. J. La voix de Genet est là, dans ma mémoire parfois plus nette que les images. Quand je vais voir sa tombe à Larrache, l'envie me prend de lui parler, de lui raconter ce qui s'est passé depuis qu'il est parti. C'est pour cela que j'ai écrit cette lettre.

L'expérience vécue par Genet, tant à Mettray que dans les diverses maisons centrales qu'il a fréquentées, est toujours sous-jacente dans son œuvre...

T. B. J. Genet a terriblement été marqué par Mettray ; c'est ce qui lui fait dire que derrière toute oeuvre se cache un drame. Le sien, c'est l'absence de la mère. Il passera toute sa vie à la rechercher sans se l'avouer. Pour moi, c'est le sens caché de son dernier livre *Un captif amoureux*.

Ses écrits sur l'art entre 1950 et 1960 montrent qu'il n'opère aucune différence d'actualités entre les œuvres du passé et celles de ses contemporains, et cette confrontation aux œuvres de Giacometti, de Léonor Fini ou à celles de Rembrandt semble être le moyen pour lui de définir un nouvel « art poétique »...

T. B. J. Il parlait de manière étrange de la peinture. Il aimait la beauté, le sentiment esthétique. Il recherchait partout ce sentiment et y tenait beaucoup. Sa relation avec l'art est aussi profonde qu'avec la poésie, mais encore une fois, il n'en parlait pas ou si peu. Son expérience avec Giacometti l'a beaucoup impressionné. Son livre, *L'Atelier d'Alberto Giacometti*, est une merveille, un texte à part dans son œuvre. Il y est très précis dans la manière qu'il a de saisir le personnage du peintre et du sculpteur, et témoigne avec élégance et subtilité de l'admiration qu'il avait pour cet immense artiste, si modeste, si humble.

Un Captif amoureux qui retrace ses séjours dans les camps palestiniens de Jordanie et du Liban entre 1970 et 1984 se clôt sur cette affirmation que vous

questionnez : « Cette dernière page de mon livre est transparente ». Cette « transparence », son « ultime vérité » ? Genet parle également de la transparence dans son texte sur Rembrandt à propos de la réalité picturale, pour que ce soit vrai, l'artiste doit s'effacer devant le monde...

T. B. J. Ah cette dernière page et cette transparence... je crois qu'il avait vu la fin, la mort en face, il se savait condamné et il avait tenu à aller jusqu'au bout de ce livre. Il y est arrivé alors il pouvait dire que cette page, parce qu'elle est la dernière de toute son oeuvre, est une page transparente, où il n'y pas de faux semblant, de truquage ou de mensonge. C'est une énigme, mais une des plus belles énigmes de sa vie et de son oeuvre.

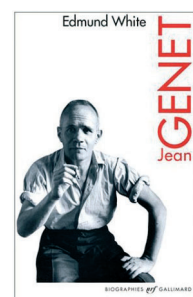
Calendrier Jean Genet

À l'occasion du centenaire de la naissance de Jean Genet, les éditions Gallimard lui consacrent de nombreuses éditions ou rééditions :

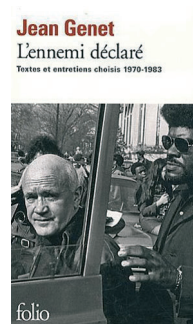
- *Le Funambule*, texte poétique, rendant hommage à Abdallah reparait le 7 octobre pour la première fois en un volume seul, dans la collection «L'Arbalète» dans laquelle ses premières œuvres furent publiées.
- *Les Lettres à Ibis*, inédite correspondance de Genet avant ses premières publications, seront disponibles début novembre dans la même collection.
- Aux *Cahiers de la NRF* (le 7 octobre), une biographie de l'écrivain sous le titre *Jean Genet matricule 192.102 (Les années 1940-1944)*, par Pascal Fouché et Albert Dichy dont le travail renseignera, de manière inédite, notamment sur les engagements militaires de Genet ainsi que sur son enfance d'orphelin.
- Le *Saint Genet comédien et martyr* de Sartre, paru pour la première fois en 1952, reparaitra dans la collection «Tel» ainsi que *Querelle de Brest* à «L'Imaginaire», accompagné du DVD du film que le texte a inspiré à Fassbinder, présenté à la Mostra de Venise peu de temps après la mort du réalisateur allemand en 1982.
- Le catalogue de la collection Folio se complè-



Genet
Collectif. Philippe Le Laysour et Denis Baronnnet. (Commissaires de l'exposition)
Textes inédits de Jean Genet, fac similés de lettres et manuscrits, oeuvres graphiques et photographies, maquettes de décor des *Nègres*, des *Paravents*... Ouvrage édité à l'occasion de l'exposition «Genet» présentée au Musée des Beaux-Arts de Tours en 2006 (du 8 avril au 3 juillet). Éditions Farrago - Musée des Beaux-Arts de Tours. Couverture d'après une photographie de Gilles Caron, 1970, © Gilles Caron / CPI.



Edmund White, *Jean Genet*
Paris, Éditions Gallimard, 1993.
Edmund White retrace avec justesse et précision la biographie de Genet en s'appuyant sur les nombreux témoignages d'amis, de proches de l'écrivain, et donne des pistes de lecture et d'interprétation précieuses pour l'analyse de l'œuvre.



Jean Genet
L'ennemi déclaré,
Textes et entretiens choisis 1970-1983
Éditions Gallimard 1991 et 2010 (Folio)



Jean Genet
L'Atelier d'Alberto Giacometti
Photographies d'Ernest Scheidegger
Éditions Gallimard, L'Arbalète, 2007

tera des textes de *Splendid's*, suivi de *Elle* (en librairie depuis le 16 septembre) ainsi que de *L'Ennemi déclaré*, (21 octobre).

D'autres éditeurs célèbrent également la mémoire de l'écrivain :

- le Diable Vauvert lui consacre un volume dans sa collection « À 20 ans » sous la plume du directeur de collection Louis-Paul Astraud.

- L'essai *Le dernier Genet* d'Hadrien Laroche est réédité chez Flammarion dans la collection « Champs » le 27 octobre.

- *Domodossola, Le suicide* de Jean Genet, de Gilles Sebban, qui revient sur la tentative de suicide de l'écrivain en 1967, paraîtra chez Denoël le 28 octobre.

Au théâtre :

- Le théâtre Mouffetard reprend le *Balcon* du 9 au 25 septembre.

- Le théâtre de l'Odéon lui rendra hommage en lectures et représentations du 22 au 28 novembre.

Une série de colloques :

- « Jean Genet et les arts » les 3 et 4 novembre à l'ENS rue d'Ulm et à l'Institut du Monde arabe.

<http://www.fabula.org/actualites/article39525.php>

- « Jean Genet politique, une éthique de l'imposture », les 23 et 24 novembre, et « Jean Genet, la censure dans le travail littéraire », le 25 novembre au théâtre de l'Odéon.

- « Lire Jean Genet, devoir entendre les voies de l'abjection. Délinquance et homoérotisme », les 2, 3 et 4 décembre à Saint-Brisson (58230).

- « L'héritage de Genet », les 9 et 11 décembre à l'Université de Pau.

- « Jean Genet und Deutschland », les 10 et 12 décembre à la Freie Universität.

- « Les guerres de Jean Genet » les 16 et 17 décembre à Paris IV et à l'ENS.

La musique :

. Spectacle *Salut à Genet* au Théâtre ouvert, Centre dramatique national de Création (01 42 55 74 40) le samedi 6 novembre à 16 heures et à l'Institut français de Casablanca le 15 décembre. HELENE MARTIN en compagnie, à Paris, de Robin Renucci, Vincent Berhault, Jean-François Gaël pour évoquer et «chanter» Jean Genet, et en compagnie de Gilles Blanchard, Vincent Berhault, Jean-François Gaël, Brigitte de Saint Martin à Casablanca.

- *Le condamné à mort*, long poème de 1942, mise en musique par Hélène Martin en 1970, sort en disque le 2 novembre chez Naïve, avec les voix de Jeanne Moreau et d'Étienne Daho.

Jean Genet Portrait

Par Corinne Amar

J'ai rassemblé des romans de Jean Genet, pour un portrait de lui à faire. *Et je commence par Giacometti*. Giacometti, faisant le portrait de Genet (le second portrait - il y en a quatre, ils sont au Musée national d'art moderne de Paris), celui-ci date de 1955. Giacometti, plaçant son modèle ; l'écrivain, dos au mur, assis, vu de face, les bras sur les cuisses, les mains jointes, jambes écartées.

Dessin nerveux, gamme chromatique restreinte, corps lourd, ovales du visage emboîtés, tête minuscule. Le trait sûr, interrompu, délité, fragmenté, *ligaturé*, la ligne brisée, la matière rude, granitique comme assourdie de la couleur ; Giacometti où la recherche de l'absolu (*vu par Sartre*) : « Il crée sa figure à dix pas, à vingt pas et quoique vous fassiez, elle y reste ».

Le point d'entrée du portrait de Genet par Giacometti, c'est le regard de Genet, les yeux fermés sur l'existence d'une blessure, « la blessure profonde où tout homme court se réfugier », quand il n'a eu ni mère ni héritage. *Fils de personne*.

« Je m'appelle Jean Genet », il disait. C'était sa première phrase, c'est ce que souligne Tahar Ben Jelloun, dans son rappel des souvenirs de ses rencontres et de ses entretiens passés avec lui, dans *Jean Genet, menteur sublime* (éd. Gallimard, 2010). Il la sortait d'une traite, devant son interlocuteur. Même si on savait qui il était. Comme s'il l'avait apprise par cœur. Elle était sa carte de visite, sa carte d'identité. *Né à Paris, le 19 décembre 1910, pupille de l'Assistance publique*. De son état civil, il lui fut impossible de connaître autre chose. Quand il eut vingt et un ans, il obtint un acte de naissance. *Sa mère s'appelait Gabrielle Genet. Son père lui resta inconnu. Il était venu au monde, au 22, de la rue d'Assas...* C'est ce qu'il disait et il ne disait jamais la vérité, car mentir lui était jouissif, déformer les faits personnels, choisir typiquement ce qui lui paraissait le plus séduisant (22 au lieu de 89, rue d'Assas, Gabrielle, le deuxième prénom de sa mère, au lieu de Camille...), rendre la vérité « plus tendre », la magnifier, en somme et dans l'écriture : il était doué.

« Tel un moine, Genet passa sa vie dans une série de cellules. Adolescent, il fut expédié à Mettray, maison de correction où on l'incarcéra d'emblée dans un cachot entièrement noir, plafond com-

pris. Il y croupit trois mois dans une solitude complète : désorientation brutale, éternité de nuit et de silence », Edmund White, *Jean Genet*, éd. Gallimard, 1993, *Biographies*).

On ne peut pas s'intéresser à Genet et passer (outre les publications nouvelles et rééditions de ses oeuvres sorties, cette année, pour le centenaire de sa naissance) à côté de deux ouvrages clés ; *Jean Genet*, la biographie d'Edmund White, traduite de l'anglais par Philippe Delamare, et le *Saint-Genet, comédien et martyr*, de Jean-Paul Sartre (éd. Gallimard, 1952), une introduction aux *Œuvres Complètes* de Jean Genet ; ce poète inconnu dont Simone de Beauvoir et Sartre avaient entendu parler, grâce à Cocteau qui l'avait découvert en prison et qui le tenait pour le plus grand écrivain de l'époque. C'est du reste, grâce à son intervention que Genet fut libéré, en 1944, et gracié, en 1949, grâce à lui encore et à Sartre.

« De toutes les Centrales de France, Fontevault est la plus troublante. C'est elle qui m'a donné la plus forte impression de détresse et de désolation, et je sais que les détenus qui ont connu d'autres prisons ont éprouvé, à l'entendre nommer même, une émotion, une souffrance, comparables aux miennes ».

Ainsi commence *Miracle de la rose*, écrit en prison, pendant l'Occupation (1943) qui, avec *Notre-Dame-des-Fleurs* (1942), marque le début de l'œuvre de Genet. Il y évoque ses passions de prisonnier, ses obsessions, sa vie carcérale et celle de ses compagnons qu'il transforme en légende, en œuvre littéraire.

On l'a chassé de son enfance, et de ce drame dont il ne s'est jamais remis, l'enfant n'a vu d'autre alternative que celle de se faire voyou. « Querelle ne s'habitait pas à l'idée, jamais formulée d'être un monstre. (...) Il connaissait l'horreur d'être seul, saisi par un enchantement immortel au milieu du monde vivant ». Horreur et culpabilité, sainteté (le mot le fascine, qu'il appellera le plus beau mot de la langue française) et crime, ascèse et supplice : il attire à lui les extrêmes paradoxes, comme de nommer Sainteté son acharnement à nuire.

« J'ai pu avoir une vingtaine de photographies et je les ai collées avec de la mie de pain mâchée au dos du règlement cartonné qui pend au mur. Quelques-unes sont épinglées avec des petits bouts de fil de laiton que m'apporte le contremaître et où je dois enfilez des perles de verre colorées (...). Sourires et moues, les uns et les autres inexorables, m'entrent par tous mes trous offerts, leur vigueur pénètre en moi et m'érige. Je vis parmi ces gouffres. Ils président à mes petites habitudes, qui sont, avec eux, toute ma famille et mes seuls amis. (...) La faille sur leur visage, ou dans leur geste fixé, m'indique qu'il n'est pas impossible qu'ils m'aiment, car ils ne m'aiment que

s'ils sont des monstres (...). » *Prison de Fresnes*, 1942, *Notre-Dame-des-Fleurs*.

« Qu'est-ce que l'érotisme ? Ce qui a affaire à la jouissance (Roland Barthes) ». L'érotisme de Genet, c'est l'irréalisable, jailli de la vitesse de torrent des images de l'Imaginaire, vision aussitôt cristallisée dans les mots. Contrairement à Sade, en prison, à qui on interdit l'écriture (« le sperme scriptural ne peut plus couler, la détention devient rétention (R. Barthes, sur *Sade*) », Genet, enfermé souvent seul en prison, y écrit nombre de ses romans, de ses poèmes –sombres, fastueux - de ses récits poétiques, sa première pièce de théâtre... Il y proclame sa solidarité avec « tous les bagnards de sa race »- travestis, prostituées, brigands sortis de son passé ou de son imagination - et sa haine du monde qui l'avait refusé.

Et quand il décrit son trouble sexuel, il le nomme « vertige »... Devant les mâles aux sûres musculatures, il se pâme et fond d'amour (le cœur comme le sexe, organe érectile), érotisé par l'étagage d'une virilité puissante (elle crève la page), brutale, dressée vers le ciel « avec l'âpreté soudain mauvaise d'un clocher crevant un ciel d'encre ». Le Destin, pour Genet : une verge géante ; la nature : un hérissément phallique.

Paradoxe : « Il n'aimera jamais, nous dit Sartre, le sport ni les plaisirs physiques ; il ne sera jamais ni gourmand ni sensuel ; il n'aura jamais confiance dans son corps ; faute d'avoir connu le rapport originel à la chair nue, à la fécondité pâmée d'une femme, il n'aura jamais pour sa propre chair cette familiarité tendre, cet abandon qui permet aux autres de reproduire en eux-mêmes et par eux-mêmes l'indissoluble intimité de la mère et du nourrisson. Il est, dit-on, *contre-nature* (p.15) ». *Les Bonnes* paraissent en 1947, pièce de théâtre tragique et violente, inspirée d'un fait divers, où il profère sa haine de la bonté des autres, leur générosité « exercée de haut en bas » dont il n'a que faire :

« Madame est bonne ! Madame nous adore. Elle nous aime comme ses fauteuils... comme son bidet, plutôt comme le siège en faïence rose de ses latrines. Et nous ne pouvons pas nous aimer... la crasse n'aime pas la crasse. C'est facile d'être bonne, et souriante et douce... Quand on est belle et riche. Mais être bonne quand on est une bonne ! »

En 1949, paraît *Le Journal d'un voleur*, « En moi-même, je murmure :

- Je t'aime... Je t'aime... Je t'aime... »

Le film, *Un chant d'amour*, est l'unique tentative cinématographique de Jean Genet ; réalisé en 1950, il est censuré, sortira en 1975. Durée : 22 minutes. Sublime jeu érotique et amoureux, en noir et blanc : dans leurs cellules, deux prisonniers arrivent à communiquer, grâce à un trou percé dans le mur qui les sépare. Avec la compli-

citée silencieuse et perverse du gardien qui les observe par le judas, ils vont établir un lien sensuel, sexuel, avec ce qu'ils ont à portée de main ; une paille, la fumée d'une cigarette (insufflée par l'un, aspirée goulûment par l'autre), une boule de chewing-gum mâché...

En 1955, la rencontre de Genet avec un jeune acrobate de vingt-huit ans, Abdallah, le sort d'un long tunnel de stérilité, « J'ai vécu dans un état épouvantable pendant six ans (de 1950 à 1956) » ; il vit sa plus belle et aussi sa plus dramatique histoire d'amour ; il dédie à Abdallah sa pièce *Le funambule* (1958), long poème d'amour, d'attachement et réflexion sur la création artistique (réédité aujourd'hui, chez L'Arbalète/Gallimard), mais Abdallah se suicide. C'est en même temps qu'une violente tragédie pour Genet, sa période la plus riche en tant que dramaturge, avec *Le Balcon*, *Les Nègres*, *Les Paravents*. Ses pièces sont des succès. Avec *Le Funambule*, sur l'art et la voie de la création, il signe deux autres essais majeurs ; *L'Atelier d'Alberto Giacometti* et *Le Secret de Rembrandt*.

Genet meurt en 1986, laissant derrière lui quantité d'écrits littéraires et politiques, engagés (sur la cause palestinienne, les Black Panthers, la tyrannie blanche, etc.) Il est enseveli au vieux cimetière espagnol de Larache, au Maroc.



Lettres et Extraits choisis

Jean Genet

Lettres à Olga et Marc Barbezat
Éd. L'Arbalète, 1988

Première lettre de Jean Genet à Marc Barbezat Prison de la Santé, 8 novembre 1943

Monsieur le directeur de l'Arbalète 8, rue Godeffroy Lyon, Rhône

Monsieur,

Monsieur Cocteau et monsieur François Sentein m'ont écrit pour me dire que vous accepteriez de rendre publics quelques-uns de mes textes, mais vous ignorez qu'ils sont impubliables pour toutes sortes de raisons. (...).

Je vous écris donc pour vous demander de voir ma production, l'examiner d'une façon sérieuse, afin de vous décider. Mais avant tout je veux vous prévenir qu'une seule chose m'intéresse, c'est d'avoir de l'argent. ON peut fort bien publier mon livre dans cent ans, je m'en fous, mais j'ai besoin de fric. Je mène une vie qui me conduit trop souvent en prison, d'où je vous écris (...).

Dans un mois, douze peut-être, j'aurai fini un petit livre de 100 à 150 pages : « Miracle de la Rose ». C'est l'aventure, merveilleuse des 45 jours d'un condamné à mort. Merveilleuse, vous comprenez. Après mes souvenirs, romancés à peine - pas du tout même - sur Mettray. Voilà. Mais dites-moi bien franchement ce que vous pensez de *N.D. des Fleurs*. On verra à ma sortie ou avant. Je sors le 25 décembre.

Au revoir, monsieur.

Je vous serre très gentiment la main.

Jean Genet

1ere Division, Cellule 27 42, rue de la Santé, Paris 14

L'Atelier d'Alberto Giacometti
Éditions Gallimard, L'Arbalète, 1958 & 2007

Tout homme aura peut-être éprouvé cette sorte de chagrin, sinon la terreur, de voir comme le monde et son histoire semblent pris dans un inéluctable mouvement, qui s'amplifie toujours plus, et qui ne paraît devoir modifier, pour des fins toujours plus grossières, que les manifestations visibles du monde. Ce monde visible est ce qu'il est, et notre action sur lui ne pourra faire qu'il soit absolument autre. On songe donc avec nostalgie à un univers où l'homme, au lieu d'agir aussi furieusement sur l'apparence visible, se serait employé à s'en défaire, non seulement à refuser toute action sur elle, mais à se dénuder assez pour découvrir ce lieu secret, en nous-même, à partir de quoi eut été possible une aventure humaine

toute différente. Plus précisément morale, sans doute. Mais, après tout, c'est peut-être à cette inhumaine condition, à cet inéluctable agencement, que nous devons la nostalgie d'une civilisation qui tâcherait de s'aventurer ailleurs que dans le mesurable. C'est l'œuvre de Giacometti qui me rend notre univers encore plus insupportable, tant il semble que cet artiste ait su écarter ce qui gênait son regard pour découvrir ce qui restera de l'homme quand les faux-semblants seront enlevés. Mais à Giacometti aussi peut-être fallait-il cette inhumaine condition qui nous est imposée, pour que sa nostalgie en devienne si grande qu'elle lui donnerait la force de réussir dans sa recherche. Quoi qu'il en soit, toute son œuvre me paraît être cette recherche que j'ai dite, portant sur n'importe lequel, sur le plus banal des objets. Et quand il a réussi à défaire l'objet ou l'être choisi, de ses faux-semblants utilitaires, l'image qu'il nous en donne est magnifique. Récompense méritée mais prévisible.

Tahar Ben Jelloun

Jean Genet, *Menteur sublime*
Éditions Gallimard, octobre 2010
p. 11

Blanche écarlate, la voix de Jean Genet. Le souvenir d'une voix a une couleur ; celle de Genet avait quelque chose de lumineux et en même temps d'espiègle. Je l'entends encore. Voix travaillée par le tabac, un peu enrouée, presque féminine, mais une voix qui sourit. Avec le temps, elle est devenue épaisse, calme et toujours présente, pressante. Il écrira dans *Un captif amoureux* : « Comme toutes les voix la mienne est truquée, et si l'on devine les truquages aucun lecteur n'est averti de leur nature. »

J'étais loin d'être averti de ces truquages. Il y avait quelque chose de constant dans cette voix, un ton qui variait peu. Il ne parlait jamais fort et, même quand il était en colère, son exaspération ne s'exprimait qu'avec des mots choisis. C'était chez lui naturel. Mais quand il écrivait, il entendait sa voix intérieure qui devait être différente de celle utilisée en public. Il lui arrivait de murmurer ou de marteler certains mots pour mieux en faire sentir l'importance. Il les accompagnait de gestes précis comme s'il dessinait des visages et des attitudes corporelles. La voix du mensonge. La voix de la vérité. Il passait de l'une à l'autre sans prévenir. (...)

Lettre à Jean
p. 175

Cher Jean,

J'aurais aimé te dire « tout va bien », mais tu sais que rien ne va tout à fait bien. Je ne te parlerai pas de la météo, mais sache que le climat est devenu fou et que les saisons se moquent des cultivateurs, que les paysans vivent toujours plus nombreux dans les villes. L'exode rural dont tu as maintes fois constaté les dégâts se poursuit. Les saisons ne sont plus à leur place et la terre continue de tourner avec ses affamés, ses incohérences et injustices.

(...)

À l'invitation d'une chaîne de télévision française, je me suis rendu l'hiver dernier à Alligny, dans le Morvan, pour visiter ton école. Ce lieu est si froid, si humide, si chagrin, que j'ai vite compris ton envie de t'en évader. La lumière du ciel est fade, grise, elle dégage un parfum d'ennui. La famille qui s'occu-

paît de toi ne pouvait rien contre ce trou englué dans la terre regorgeant d'eau. Tu as appris à écrire là. Rien ne signale que de cette école allait émerger l'enfant terrible des lettres françaises du XXe siècle, ni le provocateur et militant qui a dérangé tant de monde. Je garde de cette visite un sentiment de malaise et de tristesse. En même temps, j'étais curieux de me retrouver dans les lieux de ton enfance. Je n'y retournerai pas. J'ai repensé à ce que tu déclarais à Hubert Fichte, journaliste de *Die Zeit*, le 13 février 1976 : « Je n'ai ni père ni mère, j'ai été élevé à l'Assistance publique, j'ai su très jeune que je n'étais pas français, que je n'appartenais pas à ce village. J'ai été élevé dans le Massif central. Je l'ai su d'une façon bête, niaise, comme ça : le maître d'école avait demandé d'écrire une petite rédaction, chaque élève devant décrire sa maison ; j'ai fait la description de ma maison ; il s'est trouvé que ma description était, selon le maître d'école, la plus jolie. Il l'a lue à haute voix et tout le monde s'est moqué de moi en disant : « Mais ce n'est pas sa maison, c'est un enfant trouvé », et alors il y a eu un tel vide, un tel abaissement. J'étais immédiatement tellement étranger, oh ! le mot n'est pas fort, haïr la France, ce n'est rien, il faudrait plus que haïr, plus que vomir la France... »

Je ne t'en dirai pas plus. Le monde va mal. Mais un homme noir est devenu président des États-Unis d'Amérique. Ça, c'est une bonne nouvelle ! Tu aurais été content.

Sache enfin que tes œuvres théâtrales sont dans la Pléiade et que la France et des universités dans le monde s'apprentent à célébrer le centenaire de ta naissance. Heureusement que tu n'es pas là pour gâcher la fête !

Un dernier mot, mon cher Jean, on a découvert le nom de ton père biologique, tu vas rire, tu vas te réveiller et me poursuivre de ton sarcasme, tiens-toi bien : il s'appelait M. Blanc ! Tu te rends compte à quoi tu as échappé ? Jean Blanc ! Rien que pour cela, tu aurais changé de famille, n'est-ce pas ?

Je t'embrasse, ami

Tahar

© Éditions Gallimard

Sites internet

Les éditions Gallimard

<http://www.gallimard.fr/>

Fabula, La Recherche en littérature.

<http://www.fabula.org/actualites/article39525.php>

France Culture - Culture Académie

Hommage à Jean Genet

<http://www.franceculture.com/theme/moduletheme-culture-academie/arts-et-lettres/litterature/rencontres-de-fontevraud-hommage-a-je>

Paroles des jours - Jean Genet (Entrtiens filmés)

<http://parolesdesjours.free.fr/genet.htm>

Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC)

http://www.imec-archives.com/la_lettre_11.pdf

Le site d'Hélène Martin - Salut Genet, texte d'introduction - <http://www.helene-martin.com/>

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

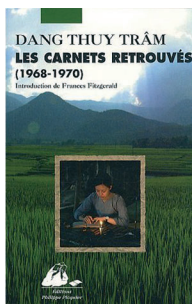
Biographies/ Autobiographies



Jean-Pierre Marielle, *Le grand n'importe quoi*. « Je ne crois pas avoir décidé de quoi que ce soit dans ma vie. Elle s'est imposée à moi ; si ce qu'elle me proposait me plaisait, je la suivais, sinon, je me détournais et attendais sa prochaine suggestion ». Ne jamais rien forcer, ne jamais perdre de vue la légèreté, voilà bien la seule discipline à laquelle Jean-Pierre Marielle semble avoir obéi. Avec la fantaisie qui le caractérise, le comédien livre sous forme d'abécédaire quelques fragments d'une vie façonnée tant par ses racines paysannes, un tempérament

de jouisseur, le goût immodéré de l'amitié, qu'un amour sans bornes pour la littérature et le jazz. De son parcours de comédien, depuis le Conservatoire, sur scène ou sur les plateaux de cinéma, il met en lumière les amitiés indéfectibles avec Belmondo et Rochefort, les rencontres magnifiques et les aventures partagées avec Delphine Seyrig, Sami Frey, Michael Lonsdale, Jean Carmet ou Michel Bouquet. Derrière le bon vivant on devine l'homme cultivé, amateur de lettres manuscrites d'écrivains, grand admirateur de Flaubert, de Beckett ou de Henri Calet qui avoue se « perdre des heures entières dans une strophe de Baudelaire, y nager inlassablement ». Bergman, Kenny Clarke, Billie Holiday, ou encore Johnny Cash, occupent une place de choix dans son Panthéon personnel pour la grâce avec laquelle ils font surgir « la nudité de l'émotion, qu'aucune afféterie n'habille pour la rendre présentable ». Jean-Pierre Marielle qui a traversé de sa longue silhouette et de sa voix si reconnaissable des films comme *Les Galettes de Pont-Aven*, *Coup de torchon* ou *Tous les matins du monde* aspirerait presque à l'invisibilité et au silence. « Mon idéal n'a jamais été la célébrité mais de disparaître sous le métier, de me fondre dans le paysage, d'être transparent, de ne même plus imprimer la pellicule, d'atteindre un état liquide, de jouer dans une pièce avec pour seule réplique "En effet" ». Éd. Calmann-Lévy, 216 p, 17 €.

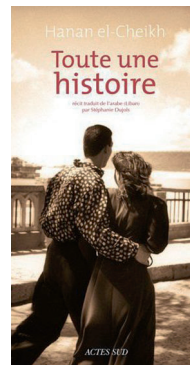
Carnets



Dang Thuy Trâm, *Les Carnets retrouvés (1968-1970)*. Traduction du vietnamien Jean-Claude Garcias. « Ne brûlez pas ce livre, il y déjà du feu là-dedans ». C'est grâce à la perspicacité d'un interprète vietnamien que ces carnets, examinés par un agent américain des renseignements en 1970, ont échappé à la destruction. Le 23 décembre 1966, la jeune chirurgienne de 23 ans, Dang Thuy Trâm, quitte Hanoï et les siens pour se rendre utile en ces temps de guerre dans le sud du pays. Elle prend la direction d'un hôpital dans la province de

Quang Ngai, au cœur même de la résistance révolutionnaire. Dans la fureur des combats, elle consigne dans ses carnets son quotidien auprès des blessés militaires et civils, la force des amitiés nouées dans ce contexte tragique, ses doutes, sa difficulté à se faire accepter par ses camarades du Parti, ses désirs d'amour romantique ou sa nostalgie du passé et de l'innocence de son enfance au sein d'une famille cultivée et enveloppante. « Calme-toi, mon cœur, prends le rythme d'une mer tranquille par un après-midi sans vent » se répète cette âme passionnée, inquiète pour l'avenir de son pays et pour son propre destin. « Je sais que les racines de mon amour sont profondément enfouies en moi et qu'il peut encore se développer, si la pluie de printemps revient rafraîchir les joues d'une jeune fille comme autrefois ». D'un courage sans faille face au danger, elle redoutait de devoir abandonner les malades intransportables, elle fut piégée par les soldats américains en juin 1970. Publiés en 2005 au Vietnam, les carnets ont immédiatement suscité un grand intérêt faisant de Dang Thuy Trâm une héroïne populaire. Éd. Philippe Picquier, 280 p, 18, 50 €.

Récits



Hanan el-Cheikh, *Toute une histoire*.

Traduction de l'arabe (Liban) Stéphanie Dujols. Hanan el-Cheikh a fini par accéder à la demande sa mère : écrire l'histoire de sa vie. Elle a recueilli les confessions de Kamleh, sa mère analphabète, les a couchées sur le papier, effaçant l'écrivain derrière le récit à la première personne. « Je l'entendais insister pour dire elle-même son histoire. Elle ne voulait pas de ma voix, elle voulait sentir les battements de son cœur, ses angoisses et ses rires, ses rêves et ses cauchemars. Elle voulait revenir au commencement avec sa propre voix. Elle était si heureuse de pouvoir enfin être la narratrice... » Kamleh a vu le jour, au début des années trente, dans

une famille chiite du sud Liban. Avec sa mère et son frère, elle fuit la pauvreté de son village pour Beyrouth. La petite Kamleh n'est pas scolarisée, elle doit travailler pour aider sa famille. À onze ans, on la fiance au mari de sa sœur décédée, puis on la marie de force à quatorze ans. Mais son cœur est ailleurs, elle est éprise d'un étudiant descendant d'émirs et de notables, qui lui lit des passages de ses lectures et des lettres de ses frères et de ses parents. Elle est subjuguée par la délicatesse des idées qui circulent dans cette famille, contrairement aux hommes de sa famille qui manquent si cruellement d'imagination et de savoir-vivre. Elle apprend la vie, la complexité des sentiments dans les films égyptiens, compose des chansons et des poèmes dans sa tête, fait preuve de malice et d'ingéniosité face à la toute puissance masculine et ne se résout pas à étouffer ses rêves d'émancipation. Elle va défier sa famille et la société tout entière. Au risque de perdre ses deux premières filles, elle demande le divorce et réussit à épouser Mohamed avec qui elle aura cinq autres enfants. Hanan el-Cheikh a écouté parler sa mère, après sa mort, elle a parcouru les lettres qu'elle dictait, celles que lui écrivait Mohamed et le journal de ce dernier. Elle s'est réconciliée avec cette mère dont elle a été séparée enfant, les ressentiments du passé ont ainsi laissé la place à l'admiration, et à un amour magnifique. Éd. Actes Sud, 331 p, 22,80 €.

Romans

Judith Perrignon, *Les chagrins*. « Ma mère arriva dans ma vie à pied. C'est moi qui ouvris la porte. Je venais d'avoir cinq ans. Elle était grise comme la pierre, elle avait un regard froid et des yeux de feu ». Angèle n'a jamais pu se défaire de cette première impression. Jusqu'au bout, Helena sa mère est restée pour elle cette femme sèche enfermée dans son silence. Elle



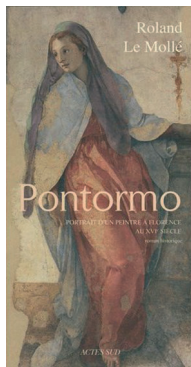
est morte en 2007 en laissant des lettres, un article de presse, et le nom d'un homme sous un portrait-robot, le nom d'un amour enfui. Helena a si mal aimée sa fille, sans doute parce que la vie s'est arrêtée pour elle un jour de 1967. Arrêtée à 22 ans pour un cambriolage de bijouterie commis avec son amant, elle s'obstine à protéger son complice et écope seule de cinq années de prison. Personne n'a jamais pris la peine de raconter à Angèle son histoire. Née à la Petite Roquette, cette prison pour femmes détruite en 1973 recouverte par un square, elle est confiée à la douceur de

sa grand-mère Mila, ancienne danseuse de cabaret. Dans les lettres sans réponse que Mila adresse à sa fille incarcérée, Angèle perçoit le détachement sans retour possible d'Helena pour le monde extérieur. Dans cette quête qui la relie au passé de sa mère, Angèle croisera la route du chroniqueur judiciaire qui a suivi le procès à l'époque et partira sur les traces de son père à New York. Judith Perrignon compose un roman à plusieurs voix, à plusieurs chagrins, pour dessiner le portrait d'une femme anéantie par un amour trahi. Éd. Stock, 208 p, 17 €.



Virginia Bart, L'homme qui m'a donné la vie. Comment aimer un père que l'on n'a pas connu ? Quelle histoire familiale tisser avec un père absent et marginal ? Partant d'éléments de sa réalité intime, Virginia Bart explore dans ce premier roman le rapport au sentiment filial. En 2004, la narratrice âgée de trente-deux ans retrouve un père « cabossé, fracassé, frénétique ou sauvage » qu'elle n'a pas revu depuis quatorze ans. Dépassé le premier réflexe de répulsion devant ce corps étranger à l'allure miteuse, la fille est troublée par la beauté du torse dénudé

du père, « fascinée par cette chair dont (elle est) la chair ». Une connexion s'opère alors. Entre moments partagés à Sète et en Espagne, correspondance échangée et souvenirs d'enfance, la jeune femme décrypte l'itinéraire d'un homme qui ne pouvait se satisfaire d'une vie rangée. Dans les années 1970, Daniel Laurent, étudiant en Lettres, abandonne sa femme et sa petite-fille, persuadé de trouver dans le mode de vie hippie, la seule existence acceptable à ses yeux. Des années de nomadisme, de pauvreté et de solitude, deux autres tentatives de vie maritale vite délaissées et toujours rivé au corps l'appel du voyage, des nuits à la belle étoile et des rêves de liberté plus forts que tout. La fille ne porte aucun jugement, au-delà de la marginalité, de la honte passée, de l'étrangeté de ce père, elle veut croire à une transmission possible. Éd. Buchet Chastel, 190 p, 14,50 €.



Roland Le Mollé. Pontormo, Portrait d'un peintre à Florence au XVIe siècle. Roman historique. « Ce n'est pas un roman. Juste un portrait. Une vie reconstituée », nous dit l'auteur, qui déroule le fil de la vie (les grandes lignes, les petites, les ombres, les éclats) de Jacopo Carrucci (1492-1557), connu sous le nom de Pontormo, peintre italien de l'école florentine et du mouvement maniériste de la peinture du XVIe siècle. Le récit s'articule, fluide, imagé, très documenté, judicieusement romancé, autour de Pontormo et la peinture au quotidien, dans une époque grandiose où l'on croise Bronzino Vasari... Pontormo est orphelin à 10 ans, tragédie

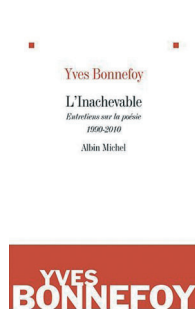
qui explique probablement un caractère, de toujours, sombre, et tourmenté, un génie réputé pour son refus de tout acadé-

misme, ses perspectives forcées, ses personnages aux yeux écarquillés et aux expressions inquiètes, ses poses contorsionnées, ses drapés aux plis complexes, ses couleurs acidulées. Très jeune, il est envoyé à Florence, où il passera le reste de sa vie. À 19 ans, il était entré dans l'atelier d'Andrea del Sarto, puis dans celui de Léonard de Vinci ; il en avait gardé les influences. Pour reconstruire ce portrait, l'auteur s'inspire d'éléments autobiographiques dont le « diaro », le journal intime de Pontormo. Pendant les deux dernières années de sa vie, celui-ci tenait un journal très détaillé, que l'on a retrouvé, après sa mort, muré dans la chapelle axiale de l'église San Lorenzo à Florence, dont il avait réalisé la décoration à fresque.

- « Le diaro est un rempart derrière lequel il se dissimule. C'est dans sa peinture qu'il se livre et se dévoile. Il peint pour se détourner de sa tristesse.

- (...Non, je ne crois pas. Dans le diaro, il essaie maladroitement de dissimuler sa tristesse, dans sa peinture il croit exprimer la tristesse des autres (...). p. 189. » Éd. Actes Sud, 435 p., 24 €. Corinne Amar.

Entretiens



Yves Bonnefoy, L'Inachevable, Entretiens sur la poésie, 1990-2010.

Né en 1923, proche, un temps, des surréalistes, essayiste de théâtre et de poésie, critique littéraire, traducteur de Shakespeare et de Yeats, de Pétrarque, de Leopardi, critique d'art (*Remarques sur le dessin, Goya*), biographe (*Giacometti, biographie d'une œuvre*), le poète, avant tout, réunit ici avec *L'Inachevable*, vingt ans d'entretiens, pour la plupart, inédits en France. Il évoque des souvenirs, des émotions, les poètes élus - Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry ; les thèmes chers - Giacometti, la peinture,

l'architecture, la musique, le rôle de la traduction ou de l'enseignement ou encore le sacré, la modernité ou les mythes ; il approfondit les questions personnelles, souligne avec ferveur le rapport à la pureté de la poésie... Ouvrir le sens des mots à d'autres perspectives, comprendre la portée symbolique d'une œuvre poétique, faire part de la relation des arts à la poésie, aller à l'encontre d'une pensée conceptuelle - appauvrissement du monde -, aller chercher la vie, dans sa positivité reconquise, *l'ailleurs revenu dans l'ici* : son vœu. « ... laissant libre cours à des opinions, des jugements que je sais bien qui ne sont que les miens, et parfois très subjectifs, comme on dit ; ou bien elles répondent à des questions sur ce que je suis ou ce que je fus. Et au total c'est donc l'expression d'une personne, appelée en ces occasions à parler de soi, ce qu'elle peut accepter de faire quand elle s'imagine, peut-être à tort, que cela a valeur de témoignage, par exemple sur la place qu'il arrive que tienne dans la conscience de soi le projet de la poésie. » Éd. Albin Michel, 535 p., 26 €. Corinne Amar.

Picabia avec Nietzsche Lettres d'amour à Suzanne Romain

Par Olivier Plat



Entre 1944 et 1948, Francis Picabia, alors âgé de 65 ans, entretient une correspondance adultérine avec une jeune femme de bonne famille, Suzanne Romain, épouse de Max Romain, dentiste à Antibes, qu'il avait rencontré en décembre 1940, à Juan les Pins, dans la villa du peintre Frantz Namur. Entre deux rendez-vous clandestins, il envoya plus de deux cent lettres, folles, incandescentes, passionnées, à celle qui fut sans doute son dernier amour. _ En 1993, Suzanne Romain confia cette correspondance inédite à Carole Boulbès, critique d'art et historienne, ayant consacré de nombreuses recherches à Picabia. Carole Boulbès a sélectionné, commenté et annoté quarante-huit de ces lettres ; elles ont toutes en commun de plagier les aphorismes et poèmes de Nietzsche, présentés en regard de celles-ci. Trente-cinq de ces lettres sont inspirées du *Gai Savoir*, onze de *Ecce Homo*, deux de *La Volonté de Puissance*. Cela pose évidemment la question du plagiat, qui est, comme le souligne Carole Boulbès, une problématique centrale dans l'œuvre du peintre. N'avait-il pas débuté sa carrière en plagiant les toiles impressionnistes de Sisley et de Pissaro ? Plus que de copie, il faudrait parler de collage, et d'un collage aléatoire, à la manière du Coup de dés mallarméen.

Cette « poétique de l'emprunt », pour reprendre les termes de Carole Boulbès, n'hésite pas à forcer la pensée de Nietzsche, les larcins « picabiesques » allant parfois jusqu'à dire exactement le contraire ; on pense évidemment aux Poésies de Lautréamont prenant le contrepied des Pensées de Pascal ou des maximes de La Rochefoucauld. Les écrits de Nietzsche font en quelque sorte office de tremplin, de moteur d'écriture pour Picabia, qui fait feu de tout bois. Car il faut prendre les lettres du peintre pour ce qu'elles sont : au-delà de la parodie, du détournement farcesque, il s'agit bien d'authentiques lettres d'amour, écrites avec le plus grand sérieux, par un « Croisé » de l'amour. Au contraire de Nietzsche qui ne voit dans l'amour que « l'expression la plus naturelle de l'égoïsme », Picabia affirme « la sainteté de l'amour » car à ses yeux, l'amour est « un sentiment non égoïste, et il faut avoir la tête et les jambes solides pour être capable d'aimer. » (souligné par l'auteur). L'amour de Francisco pour Zon est le fil rouge qui relie ces lettres entre elles, en témoigne l'extraordinaire intensité qui se dégage de cette photo poignante du couple se dévisageant l'un l'autre, en page 271. Pour Picabia qui place l'amour au-dessus de l'art, « L'amour est l'expression la plus pure de la vie. Les artistes ne sont que les pauvres imitateurs du sentiment le plus merveilleux ; le seul qui peut me faire accepter avec bonheur l'existence. » Car l'amour fait souffler un vent de liberté, qui chasse « la poussière des habitudes » et épouvante « cette solitude formidable au milieu des glaces de la civilisation matérielle faite pour les idiots ». Picabia revendique clairement une conception guerrière et un brin paranoïaque de l'amour, qui s'explique sans doute en partie par la situation adultérine du couple ; il est un combat contre la morale et le « troupeau des idiots » qui « meublent le monde comme des meubles », ceux-là mêmes qui conspirent par leur bêtise « au service du chagrin et du désespoir. » : « Nous croyons à notre amour d'étoiles, même s'il faut que nous soyons ennemis avec tous les êtres sur la terre. (...) Je suis désespéré de ne pas être près de toi, il me semble que les êtres qui sont près de ta personne sont là pour te faire du mal, mal physique et mal moral, maintenant que tu es vraiment malade, ils te soignent avec des paroles, il faut te méfier de leur bêtise ».

Carole Boulbès établit un troublant parallèle entre le couple Picabia/Suzanne Romain et Nietzsche/Lou Von Salomé : même similitude dans les différences d'âge, même dépit amoureux et obsession du secret dans les deux cas. Elle note que le livre de Lou Von Salomé sur Nietzsche figurait en bonne place dans la bibliothèque de Picabia, et que celui-ci avait surnommé Suzanne la *Perspicace Ennazus*, tandis que Nietzsche évoquait à propos de Lou, « la personne la plus perspicace qu'il ait jamais rencontré ». L'épicurisme de Picabia se mariant mal avec la solitude du surhomme, celui-ci n'hésite pas à faire étalage de son désarroi face à l'attitude ambiguë de Suzanne indécise à l'idée d'abandonner une vie bourgeoise pour un avenir hypothétique auprès d'un septuagénaire. Là où Nietzsche écrivait : « J'ai donné un nom à

bia, qui fait feu de tout bois. Car il faut prendre les lettres du peintre pour ce qu'elles sont : au-delà de la parodie, du détournement farcesque, il s'agit bien d'authentiques lettres d'amour, écrites avec le plus grand sérieux, par un « Croisé » de l'amour. Au contraire de Nietzsche qui ne voit dans l'amour que « l'expression la plus naturelle de l'égoïsme », Picabia affirme « la sainteté de l'amour » car à ses yeux, l'amour est « un sentiment non égoïste, et il faut avoir la tête et les jambes solides pour être capable d'aimer. » (souligné par l'auteur). L'amour de Francisco pour Zon est le fil rouge qui relie ces lettres entre elles, en témoigne l'extraordinaire intensité qui se dégage de cette photo poignante du couple se dévisageant l'un l'autre, en page 271. Pour Picabia qui place l'amour au-dessus de l'art, « L'amour est l'expression la plus pure de la vie. Les artistes ne sont que les pauvres imitateurs du sentiment le plus merveilleux ; le seul qui peut me faire accepter avec bonheur l'existence. » Car l'amour fait souffler un vent de liberté, qui chasse « la poussière des habitudes » et épouvante « cette solitude formidable au milieu des glaces de la civilisation matérielle faite pour les idiots ». Picabia revendique clairement une conception guerrière et un brin paranoïaque de l'amour, qui s'explique sans doute en partie par la situation adultérine du couple ; il est un combat contre la morale et le « troupeau des idiots » qui « meublent le monde comme des meubles », ceux-là mêmes qui conspirent par leur bêtise « au service du chagrin et du désespoir. » : « Nous croyons à notre amour d'étoiles, même s'il faut que nous soyons ennemis avec tous les êtres sur la terre. (...) Je suis désespéré de ne pas être près de toi, il me semble que les êtres qui sont près de ta personne sont là pour te faire du mal, mal physique et mal moral, maintenant que tu es vraiment malade, ils te soignent avec des paroles, il faut te méfier de leur bêtise ».

Carole Boulbès établit un troublant parallèle entre le couple Picabia/Suzanne Romain et Nietzsche/Lou Von Salomé : même similitude dans les différences d'âge, même dépit amoureux et obsession du secret dans les deux cas. Elle note que le livre de Lou Von Salomé sur Nietzsche figurait en bonne place dans la bibliothèque de Picabia, et que celui-ci avait surnommé Suzanne la *Perspicace Ennazus*, tandis que Nietzsche évoquait à propos de Lou, « la personne la plus perspicace qu'il ait jamais rencontré ». L'épicurisme de Picabia se mariant mal avec la solitude du surhomme, celui-ci n'hésite pas à faire étalage de son désarroi face à l'attitude ambiguë de Suzanne indécise à l'idée d'abandonner une vie bourgeoise pour un avenir hypothétique auprès d'un septuagénaire. Là où Nietzsche écrivait : « J'ai donné un nom à

ma souffrance et je l'appelle « chien », - elle est tout aussi fidèle, tout aussi importune et impudente, tout aussi divertissante, tout aussi avisée qu'une autre chienne (...) » (aphorisme 312, du *Gai savoir*), Picabia écrit : « J'ai donné un nom à ma tristesse et je l'appelle Zon. Elle est tout aussi fidèle et impudente, tout aussi divertissante, cette femme qui est toujours loin de moi. »

On ne peut que constater avec Carole Boulbès, l'autisme du peintre vis-à-vis des événements de la guerre. La correspondance est toute entière mitée par le seul sujet autour duquel tournent les pensées de Picabia : l'obsession qu'il a de Suzanne : « Moi je ne suis vraiment pénétré que par ton amour, ce qui m'empêche d'avoir la moindre joie de vivre (...). Ma stupeur est vraiment désespérée par moments. » Les emprunts nietzschéens fonctionnent comme une armure symbolique l'aidant à mettre à jour ses propres pensées, ses propres fantasmes. Cette résonance souterraine de Nietzsche n'est d'ailleurs pas nouvelle : Picabia a incorporé dès 1917 dans ses écrits sur l'art des poèmes et des citations de Nietzsche, et jusqu'aux titres de certains de ses tableaux empruntés au *Gai savoir*. Ce qui n'empêche pas l'artiste de torde allègrement le cou à la misogynie de Nietzsche ; retournant les sarcasmes du philosophe sur l'idéalisme « perfide » des femmes émancipées (Ibsen comparé à une « vieille fille typique »), il écrit : « Une émancipée est une anarchiste, chose acceptée et reconnue par un homme. Il n'y a qu'une chose vraie, le naturel, l'amour sexuel. » Il est vrai que continuant à déformer les propos de Nietzsche, il n'hésite pas à vouer aux gémonies la famille et les femmes avec des enfants ! (ce qui était le cas de Suzanne Romain) : « (...) la femme ratée est celle qui pense que l'enfant peut remplacer son intelligence, sa vie, pour la vie de son enfant en se donnant à elle-même les titres de femme supérieure, de femme idéaliste pour les soi-disant besoins de la famille. »

Parmi les lettres, neuf d'entre elles se sont inspirés des *Chants du Prince Volgefrei*, poèmes qui concluent le *Gai savoir*. Carole Boulbès met en évidence la chaîne d'emprunts qui a présidé à la naissance de ces poèmes : Nietzsche mettant ses pas dans ceux du romantisme allemand et plagiant le second *Faust* de Goethe, mais aussi dans ceux de Baudelaire dont la lecture fut pour lui déterminante. Sans doute Picabia percevait-il derrière l'ironie grinçante des poésies de Nietzsche, la mélancolie qui les anime. D'après Carole Boulbès (citant Jean-Pierre Faye) « Les Chants » auraient été écrits consécutivement à la rupture définitive de Lou Von Salomé avec Nietzsche. Certains poèmes tels que « Déclaration d'amour (où le poète se fait éconduire) » ou « Un fou au désespoir » ne pouvaient que nourrir l'inspiration de Picabia, en lui servant pour ainsi dire, de chambre

d'écho.

Les deux amants finiront par se séparer, mais l'un des mots qui revient le plus souvent dans cette correspondance est celui de « vie ». Les lettres à Suzanne expriment cette souveraineté de la joie et du plaisir, ce goût des « hasards magnifiques » et des « instants profonds », qu'exalte le vitalisme nietzschéen.

Ardent défenseur de l'esprit dada, Francis Picabia (1879-1953) fut l'inventeur de la peinture de *Monstres* et de *Transparences*. Guidé par la nécessité de « penser autrement que les autres » – quitte à endosser le costume de l'hérétique ou du bouffon – il était toujours prêt à en découdre avec les arrivistes, les mercanti et les apôtres de la pensée unique. Poète, auteur de textes sur l'art, insatiable épistolier, il écrivait autant qu'il peignait. Rédigées après guerre, par un « esprit libre » qui rejetait les carcans de la morale petite-bourgeoise, les lettres d'Amour à Suzanne Romain sont exceptionnelles. Tout en méditant sur les enjeux de la création, Picabia détourna un grand nombre de poèmes et d'aphorismes de Nietzsche qu'il ruminait d'une lettre à l'autre, en évoquant tour à tour sa solitude, son isolement et sa méfiance envers l'Art et ses illusions.

Historienne et critique d'art, Carole Boulbès est l'auteur d'une thèse d'Arts et Sciences de l'Art sur *Les écrits esthétiques de Francis Picabia, entre révolution et réaction (1907-1953)*. Spécialiste des avant-gardes dadaïstes et surréalistes, elle est notamment l'auteur de *Picabia, le saint masqué* (Jean-Michel Place, 1998) et a dirigé la réédition de ses écrits aux éditions Mémoire du Livre. Elle a participé à la rétrospective *Picabia, singulier idéal* qui s'est tenue au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, ainsi qu'à l'exposition *Cher peintre* au Centre Georges Pompidou, en 2002. Ses textes sur l'art moderne et contemporain paraissent régulièrement dans *Art press* depuis le début des années 1990 et ont été publiés dans de nombreux catalogues monographiques.

<http://www.lespressesdureel.com/>

Carole Boulbès
Picabia avec Nietzsche
Lettres d'amour à Suzanne Romain (1944-1948)
Les Presses du réel, 2010

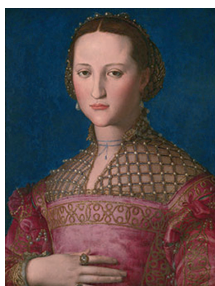
Ouvrage édité avec le soutien de



Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Expositions



Agnolo BRONZINO
Portrait d'Éléonore de Tolède, 1543, 1 of 6
Photo: XIR176269 / Narodni Galerie, Prague,
Czech Republic/ Giraudon/ The Bridgeman Art
Library Nationality

Exposition «Le Trésor des Médicis» Musée Maillol - Fondation Dina Vierny Du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

Mécènes audacieux, les Médicis se sont entourés d'artistes et de savants pendant près de quatre siècles. Ils ont favorisé l'émergence des avant-gardes, et fait de l'art un formidable instrument de pouvoir. À travers une centaine d'œuvres et objets issus des collections de la puissante famille florentine, l'exposition met en lumière l'histoire de ce mécénat et l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains. Sont présentées pour la première fois des lettres de Catherine de Médicis à Nostradamus.

LA FORMATION DU TRESOR AU PALAIS DE LA VIA LARGA

Quand Cosme de Médicis hérite en 1429 de la banque familiale, devenue européenne et prospère avec Jean de Bicci, son père, il devient l'homme le plus riche de Florence. Créant une académie néo-platonicienne, rassemblant une extraordinaire collection de manuscrits, achetant avec passion nombre d'antiques (et jusqu'à 21 camées), fréquentant enfin de nombreux peintres et sculpteurs de son temps (comme Fra Angelico), Cosme développe un mécénat privé exceptionnel.

LA MAGNIFICENCE DE LAURENT

Laurent le Magnifique, successeur de Pierre Ier, porte la gloire de la famille et de Florence à son apogée. Détenteur d'un pouvoir politique sans faille, malgré l'épisode violent de la conjuration des Pazzi, il crée jusqu'à sa mort en 1492 les prémices du futur état régional. Collectionneur averti de beaux livres, de vases en pierres dures, de porcelaines chinoises, de monnaies et de marbres antiques, cette « nature d'artiste greffée sur une âme de prince » soutient Botticelli comme le jeune Michel-Ange.

LA SPLENDEUR DUCALE DE COSME Ier AU PALAZZO VECCHIO

L'élection en 1537, comme duc de Florence, de Cosme Ier ouvre une nouvelle ère de prospérité et de mécénat intense. Quittant le palais de la via Larga, le nouveau duc s'installe dès 1540 au Palais de la Seigneurie. Soucieux d'identifier le grand-duché toscan à l'ancienne Etrurie, il achète L'Orateur étrusque, trouvé dans des vignes. Bronzino, portraitiste de cour, illustre la Belle Manière florentine avec de nombreux portraits magnétiques de la grande-duchesse Éléonore de Tolède, son épouse.

Ouvert tous les jours, de 10h30 à 19h et jusqu'à 21h30 le vendredi. Gratuit pour les moins de 11 ans. Tarif Divers = invalides, maison des des artistes, professeurs d'arts.

Pour les tarifs réduits, un justificatif sera demandé.
Le billet permet l'accès au musée et à l'exposition.



Sandro Botticelli
«Adoration des Mages»,
1476 - Détrempe sur bois
111 x 134 cm Florence
Galleria degli Uffizi
Inv. 1890 n. 882 - Photo : Archivio
fotografico della soprintendenza di
Firenze

Musée Maillol - Fondation Dina Vierny
61, rue de Grenelle
75007 PARIS

Tél. : 01 42 22 59 58
Fax : 01 42 84 14 44
E-mail : contact@museemailloil.com

Prix littéraires

Prix Clara 4ème édition Remise du Prix 2010 Jeudi 21 octobre à l'Hôtel de Ville de Paris

Créé en mémoire de Clara S. décédée subitement à l'âge de 13 ans d'une malformation cardiaque en septembre 2006, le prix Clara est destiné aux écrivains en herbe de 11 à 17 ans. Au terme de multiples réunions au cours du mois de juin, le jury s'est enfin prononcé : l'édition



2010 du Prix Clara comptera six heureux lauréats qui seront publiés, comme chaque année, au mois d'octobre par les Editions Héloïse d'Ormesson.

Le volume étant à vocation caritative, les bénéfices de sa vente seront versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte de l'hôpital Necker-Enfants malades (ARC-FA). Remise du Prix Clara 2010 dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris

Editions Héloïse d'Ormesson / Prix Clara
87 boulevard Saint-Michel
75005 Paris
prixclara@editions-heloisedormesson.com
http://editionseho.typepad.fr/prixclara/comment_participer-1/

Prix Wepler-Fondation La Poste 13ème édition **Lundi 22 novembre 2010** (Sur invitation) **Brasserie Wepler, 14 Place de Clichy 75018 Paris**



Le Prix Wepler-Fondation La Poste constitue un des rendez-vous incontournables de la scène des Lettres automnales. Ce prix, véritablement critique, a accédé au cercle restreint des dix premiers grands prix, grâce à son audace, sa réputation d'exigence et son indépendance. Sa force est d'offrir au grand public des livres qu'il n'attend pas, qui le dépassent et lui ouvrent d'autres mondes.

Remis chaque année à la brasserie Wepler, où sont conviés de nombreux journalistes, professionnels du livre, personnalités politiques... le prix, grâce à la Fondation la Poste, est doté d'une somme de 10 000 euros et de 3 000 euros pour la mention spéciale, accordée à un livre se distinguant par son caractère inclassable.

Le Prix Wepler – Fondation La Poste est basé sur un système de jury tournant : l'engagement désintéressé de lecteurs et de professionnels qui n'envisagent pas une carrière de sociétaires des lettres garantit une fraîcheur, une liberté dans la prospection des livres, une sincérité de jugement, et la surprise du résultat.

SÉLECTION DU PRIX WEPLER - FONDATION LA POSTE

Jacques Abeille, *Les jardins statuaires*. Éditions Attila

Pierre Alferi, *Après vous*. Éditions P.O.L

Lutz Bassmann, *Les aigles puent*. Éditions Verdier

Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*. Éditions Fayard

Claro, *CosmoZ*. Éditions Actes Sud

Christian Estèbe, *Des nuits rêvées pour le train fantôme*. Éditions Finitude

Éric Faye, *Nagasaki*. Éditions Stock

Jérôme Ferrari, *Où j'ai laissé mon âme*. Éditions Actes Sud

Alain Fleischer, *Imitation*. Éditions Actes Sud

Thomas Heams-Ogus, *Cent seize Chinois et quelques*. Éditions Seuil

Linda Lê, *Cronos*. Christian Bourgois éditeur

Yves Ravey, *Enlèvement avec rançon*. Éditions de Minuit

Festival

Festival Lettres d'automne de Montauban **20ème édition** **Du 18 novembre au 5 décembre**

Depuis 1990, l'association Confluences conçoit et réalise le festival littéraire Lettres d'Automne qui se déroule chaque année à Montauban et en Tarn-et-Garonne, au mois de novembre.

Pendant une douzaine de jours, ce festival original donne à voir, à entendre et à partager les facettes multiples et complémentaires d'une œuvre littéraire, en compagnie de son auteur.

Les précédentes éditions du festival ont été consacrées à : Sylvie Germain, Lydie Salvayre, Enzo Cormann, Alberto Manguel, Jean-Pierre Siméon, Nancy Huston, Jacques Lacarrière, Andrée Chédid...

Cette 20e édition sera l'occasion d'une ouverture sur la littérature étrangère (Amérique Latine, Espagne, Maroc, Serbie, Japon...), mais aussi, à partir de la littérature, d'une vaste ouverture sur la culture d'autres pays du monde.



Alberto Ruy Sánchez, écrivain mexicain et directeur de la revue *Artes* de México est l'invité principal du festival

Lectures simultanées au lycée français de Mexico et 4 établissements de la Région Midi-Pyrénées de « Lettres à un jeune artiste » en résonance avec les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Echanges épistolaires entre des écoliers de Montauban et Mexico.

« Jeu et mur d'écriture » : des cartes à disposition du public inviteront chacun à écrire sur le thème « Eloge de l'ailleurs ».
Lecture et exposition des textes.
Lecture de la correspondance entre René Char et Albert Camus par Maurice Petit.
...

Mardi 26 octobre, 20h30 - Médiathèque de Négrepelisse (82)

Rencontre - Lecture avec Maurice Petit

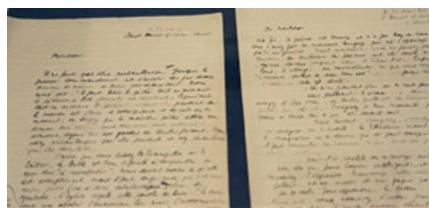
Présentation du programme des 20e Lettres d'Automne

Lecture d'extraits de plusieurs textes d'Alberto Ruy Sánchez et des auteurs invités

Association Confluences
contact@confluences.org - 05 63 63 57 62
<http://www.confluences.org/>

Colloques

« Max Jacob épistolier : la correspondance à l'œuvre » Association Les Amis de Max Jacob Vendredi 26 et samedi 27 novembre



Lettre d'octobre 1940 au Sous-Préfet de Montargis dans laquelle Max Jacob, se pliant aux lois du régime de Vichy, se déclare au fichier juif du département.
Collections Orléans / Manuscrits

De 1895, année de la première lettre retrouvée, aux derniers appels du 28 février 1944 avant l'internement à Drancy, Max Jacob a eu une production épistolaire intense. Par son ampleur, le statut prestigieux de ses correspondants, la tension constante de son écriture et son actualité éditoriale, ce vaste ensemble fait de Max Jacob un des épistoliers majeurs du XXe siècle. Plutôt que de considérer sa correspondance comme de simples documents en lien avec sa vie ou ses écrits littéraires, ce colloque vise à interroger désormais le genre épistolaire comme une part entière de l'œuvre. Comment la correspondance s'est-elle bâtie du vivant de l'auteur et de manière posthume ? Quels enjeux énonciatifs, pragmatiques, rhétoriques mobilise-t-elle ? Quelles ont été les stratégies éditoriales choisies ?

Quel a été son statut par rapport aux études des textes et aux biographies ? Engage-t-elle un plaisir esthétique singulier ? Peut-elle être considérée comme littéraire ?

Outre le colloque qui se tiendra à la Faculté d'Orléans et à la médiathèque d'Orléans, trois actions accompagneront l'événement :

- **Spectacle « Rufus lit Max Jacob » le 26 novembre** à 20h00 au Centre Dramatique National d'Orléans.
- **Exposition à la médiathèque d'Orléans de manuscrits de Max Jacob** pendant le mois de novembre.

Ce colloque conduira à une publication des Actes en parallèle à l'édition de plusieurs correspondances inédites.

Comité scientifique : Michèle Coïc (conservateur, Médiathèque des Ursulines, Quimper), Brigitte Diaz (Université de Caen), Geneviève Haroche-Bouzinac (Université d'Orléans), Anne Kimball (éditrice scientifique de correspondances de Max Jacob, Paris), Anne Mary (conservateur à la B.N.F.), Antonio Rodriguez (Université de Lausanne), Patricia Sustrac (présidente de l'Association des Amis de Max Jacob, Orléans).

<http://max-jacob.com/>
colloque@cahiersmaxjacob.org

Colloques

L'épistolaire politique, France et monde francophone Ve-XVe siècles 26 et 27 novembre 2010, Maison de la Recherche, Paris 6e.

Colloque international organisé par Laurent VISSIERE et Bruno DUMEZIL
Le colloque se propose de réfléchir sur les modes d'écriture et de diffusion de l'épistolaire politique médiéval - la langue, le style, la transmission -, ainsi que sur les acteurs - princes et grands seigneurs, individus et collectivités, femmes et hommes. L'accent sera mis sur l'aspect personnel des correspondances, plus que sur les actes de gouvernement à forme épistolaire.

Avec le soutien de Paris-Sorbonne, ArScAn (UMR 7041) et de la Fondation La Poste.
Paris-Sorbonne, 26-27 novembre 2010, Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, Paris 6e, salle D040.

Contacts :
Laurent Vissière - laurent.vissiere@paris-sorbonne.fr
Bruno Dumézil - bdumezil@u-paris10.fr

SHMESP
Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public

Manifestation scientifique internationale

Les écritures mises au jour sur le site antique d'Ougarit et leur déchiffrement Le 2 jeudi décembre au Collège de France et le vendredi 3 décembre à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres

Ce programme scientifique est préparé à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire du déchiffrement de l'alphabet cunéiforme de Ras Shamra-Ougarit. En raison de la grande pluralité linguistique, les Ougaritains furent amenés à créer un alphabet cunéiforme, qui est aujourd'hui le premier connu entièrement déchiffré. La manifestation scientifique internationale se propose de réfléchir sur les apports essentiels, à l'histoire des peuples, de ce système d'écriture, invention révolutionnaire sur laquelle se sont construites et s'appuient encore nos sociétés modernes.

Laboratoire des études sémitiques anciennes du CNRS, UMR 8167
UMR 8167 : Orient et Méditerranée (Mondes sémitiques, Antiquité tardive, Monde byzantin, Médecine grecque, Islam médiéval)

Directeur : Jean-Claude CHEYNET
Directeurs adjoints : François BARATTE, Véronique BOUDON, Christian ROBIN, Françoise MICHEAU
Secrétariat : Marie-Véronique DIAMANT

Maison de la recherche de l'Université de Paris IV - Sorbonne
28, rue Serpente, 75006 Paris
Tél. 01 53 10 57 00
Secrétariat : tél. 01 49 60 40 82

Créée en 2006, cette UMR fédérative regroupe cinq unités préexistantes : le Laboratoire des études sémitiques anciennes (ex-UMR 7119), le Centre d'histoire et civilisation de Byzance (ex-UMR 7572), les équipes Médecine grecque (ex-UMR 8062), Islam médiéval (ex-UMR 8084) et Lenain de Tillemont : sources et méthodologie dans l'étude de l'Antiquité (ex-FRE 2509). Cette UMR relève de plusieurs tutelles : le CNRS, l'Université de Paris IV, l'Université de Paris I, le Collège de France et l'école pratique des Hautes études (EPHE). Forte de quelque 150 chercheurs et enseignants-chercheurs, elle a pour mission de développer des recherches dans toutes les disciplines des humanités, de la plus haute Antiquité à la fin du Moyen Âge, à la rencontre de trois grands pôles de civilisation et de progrès culturels : les mondes sémitiques anciens ; les mondes grec, romain et byzantin ; le monde musulman. Son activité de terrain s'articule autour d'une dizaine de missions archéologiques, qui sont financées par le ministère des Affaires étrangères. Elle sert d'équipe d'accueil à une soixantaine de doctorants des universités de Paris IV et de Paris I, ces derniers ayant pour principaux champs de recherche l'archéologie et l'histoire de l'art de l'Islam médiéval et du monde byzantin.

<http://www.orient-mediterranee.com/spip.php?rubrique102>

Compte rendu du colloque du centenaire Pontigny, Cerisy (1910 – 2010)

par Edith Heurgon
Directrice du CCIC

Le **colloque Pontigny, Cerisy (1910-2010) : un siècle de rencontres au service de la pensée**, s'est tenu à Cerisy, avec le soutien de la Fondation La Poste, du 24 au 31 août 2010, sous la direction du Conseil d'administration de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, à l'occasion du centenaire des décades de Pontigny, initiées en 1910 par mon grand-père, Paul Desjardins.

Ce colloque a réuni au château de Cerisy, pendant une semaine, autour de la famille (qui, depuis plusieurs générations, assure l'animation des rencontres) et du Conseil d'administration de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy(1) (reconnue d'utilité publique), plus de 100 personnes d'âges, de pays et d'horizons variés, venues réfléchir ensemble à la manière dont, fort de cet héritage culturel désormais centenaire, il était possible d'engager avec confiance un nouveau siècle, où Cerisy pourrait s'ouvrir encore davantage au dialogue entre les « intellectuels du monde »...

Dans la table ronde finale, ont été affirmées, d'une part, la volonté générale de préserver « l'esprit de Cerisy » (combinant qualité du cadre et de l'accueil, temps pour la réflexion et les échanges) et, d'autre part, alors que la frontière commune est désormais le monde, la conviction selon laquelle « c'est quand Cerisy traite de problèmes universels qu'il est le plus utile au territoire normand ».

Ont été en outre explicités les trois rôles du Centre culturel (enrichissement de la pensée et soutien à l'invention, développement des personnes et formation des élites — notamment des jeunes), établissement de liens entre acteurs professionnels et acteurs scientifiques pour nourrir l'action).

Deux soirées ont été plus spécialement consacrées aux correspondances :

- la première, le mercredi 25 août, a permis **la lecture, par Marie-France Ionesco, Claire Paulhan et Marie-Odile Rolland-Bogaud**, d'un choix de lettres d'Arthur Fontaine et d'Albert Thomas à Paul Desjardins;

- la seconde, le vendredi 27 août, intitulée **Cultivons des jardins**, a été organisée sur la base des quelque **soixante lettres adressées à Paul Desjardins par des membres de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, en écho à sa phrase introductive aux décades de Pontigny : « Si les Entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la Société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront ».

Ainsi la soirée a-t-elle pu présenter trois traitements de ces lettres :

- **une scénographie potagère Bribes de lettres**, écrite par Catherine Espinasse, et jouée dans l'ancienne étable du château par cinq comédiens : Sylvain Allemand, Catherine Espinasse, Armand Hatchuel, Marie-France Ionesco et Béatrice Lehalle ;

- **une analyse des lettres à Paul Desjardins**, par Josée Landrieu ;

- **un atelier, intitulé les Jardins de la jeunesse**, par Saphia Richou.

Avec Sylvain Allemand, nous sommes en train de préparer la publication des actes de ce colloque essentiel pour l'avenir de Cerisy, et étudierons de quelle manière les lettres que nous avons reçues et la pièce de Catherine Espinasse pourront y figurer...

...

Le site du Centre Culturel International de Cerisy-La-Salle :

<http://www.ccic-cerisy.asso.fr/>

info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr

(1) Présidé par Jacques Vistel, il est composé de Sylvain Allemand, Pierre Bouet, Mireille Calle-Gruber, Anne Clancier, Jean-Pierre Dupuy, Jean-Baptiste de Foucauld, Françoise Gaillard, Claude Halbecq, Armand Hatchuel, Laurent Martin, Jean-Pierre Montier, Claire Paulhan, Dominique Peyrou, Jacques Peyrou, Isabelle Stengers

Lettre de Michel Arrivé à Paul Desjardin

« Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront. »

(Paul Desjardins, 1910)

Organisateur
4-14 août 1983: « À partir et autour de l'œuvre de Greimas », avec Jean-Claude Coquet. Texte publié sous le titre *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre de Greimas*, Hadès-Benjamins, 1987.
12-19 août 1992: « Saussure aujourd'hui », avec Claudine Normand. Texte publié sous ce titre comme Numéro Spécial de LINX, 1997.
12-19 août 1995: « Émile Benveniste vingt ans après », avec Claudine Normand. Texte publié sous ce titre comme Numéro Spécial de LINX, 1997.
1-8 septembre 1998: « Linguistique et psychanalyse », avec Claudine Normand. Texte publié sous ce titre chez In press Éditions, 2001.
1-11 août 2009: « De la grammaire à l'inconscient: dans les traces de Damourette et Pichon », avec Valelia Muni Toke et Claudine Normand. Texte en cours de publication sous ce titre chez Lambert-Lucas.

Contributeur
27 août-6 septembre 1981: « Alfred Jarry » (organisateur: Noël Arnaud et Henri Bordillon).
10-17 août 1994: « Les argots: noyau ou marge de la langue ? » (organisateur: Jean-Paul Colin).
10-17 septembre 2007: « Freud et le langage » (organisateur: Izabel Vilela).
10-17 septembre 2009: « Style, langue et société » (organisateur: Éric Bordas et Georges Molinié).
2-12 août: « Saussure et la psychanalyse » (organisateur: Izabel Vilela).

Michel Arrivé
Fontenay-le-Fleury, le 17 mai 2010

Mon cher Paul,

Je reçois aujourd'hui votre bonne lettre de mai 1910, qui n'a pris en somme qu'un retard assez modéré: à peine un siècle. Ce n'est à peu près rien *sub specie æternitatis*, et même, si les mots, notamment celui d'éternité ont un sens, ce n'est rien, rien du tout, comme on nous fait dire.

Cependant, l'éternité, ce n'est pas encore pour tout de suite – sauf, je crains d'avoir été maladroite, pour vous, mon cher Paul. Car pour ceux – humains ou institutions créées par eux – qui gémissent encore, provisoirement, en ce bas monde – les temps continuent à courir. Comme ils ont toujours fait, m'interrompez-vous. Oui certes. Mais, la rumeur vous le confirmera, ils semblent bien courir de plus en plus vite. En sorte que l'une des phrases de votre excellente lettre peut, en 2010, poser des questions qu'elle ne posait pas, ou qu'elle posait différemment, en 1910. Je m'autorise à extraire de votre lettre la phrase concernée « Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront ».

Je remarque d'abord votre clairvoyance: un siècle après votre lettre les entretiens... j'allais dire ont vécu : ce serait une nouvelle maladresse, car l'accompli du verbe vivre est, comme vous savez, interprété comme marque de la mort. Non, rassurez-vous, mon cher Paul, les entretiens vivent encore. Et s'ils vivent, là encore vous êtes d'une grande clairvoyance, c'est grâce au « dévouement » de tous ceux, innombrables, qui leur ont consacré – oui, toujours à l'accompli et de nouveau au présent – qui leur consacrent encore une part, souvent une large part de leur énergie. Car, c'est peut-être nouveau, il en faut de plus en plus pour « suffire », c'est votre mot, à la tâche. Les contraintes matérielles ont évolué en cet infime instant qu'est le siècle qui sépare votre lettre de ma réponse, et vous n'imaginez sans doute pas les trésors d'énergie qu'il faut dépenser en 2010 pour faire ce qui, j'ai en tout cas la faiblesse de le croire, était assez aisé en 1910: réunir pour quelques jours autour d'un sujet qui les passionne les personnes susceptibles d'en traiter de façon à la fois pertinente et conviviale.

Vous êtes donc d'une grande clairvoyance, au moins jusqu'au début du millénaire que vous n'avez pas connu. Car l'avenir, je le crains, est moins certain. La société de demain éprouverait-elle les mêmes besoins que celles de 1910 et de 2010 ? Les rencontres intellectuelles pourriont-elles conserver la forme qu'elles ont prise à Pontigny puis à Cerisy ? La prolifération des « réseaux » sur « la Toile » – vous comprenez, bien sûr, mon patois – sera-t-elle favorable ou néfaste aux entretiens du type de ceux auxquels, vous et moi – car nous sommes, vous l'avez compris, contemporains – avons participé et participons encore ? Autrement dit, et pour vous citer de nouveau, la Toile et ses émanations ne suffiront-elles pas à « fournir ce qui lui manque à la société de demain » ?

C'est la question que je me pose, mon cher Paul, avec un début d'angoisse. Je pense que vous autoriserez le linguiste que je suis à vous livrer une autre interrogation. Elle porte sur la langue dans laquelle, s'ils se maintiennent, se préféreront les entretiens de demain. Sera-ce encore le français ? Dans la discipline que j'ai pratiquée comme professeur pendant près de cinquante ans, j'ai vu le français perdre son rôle sinon primordial, du moins indispensable. Aujourd'hui, les colloques de linguistique se tiennent, même en France ou en pays francophone, même sur des problèmes spécifiques de linguistique française, à peu près exclusivement en anglais, ou plutôt dans le patois américanoïde auquel on donne ce nom (avez-vous entendu Claude Allègre le parler, cet horrible patois ?). L'évolution a été d'une rapidité fulgurante. Je n'insiste pas sur les très graves problèmes qu'elle pose pour le statut de la langue française dans le siècle qui vient de commencer, voire dans les quelques années qui s'annoncent. Mais je vous pose la question pour les entretiens de Cerisy. Qu'allons-nous faire ? Accueillir des interventions en anglais (en écartant, si possible, le patois allégrien), c'est inévitable, cela s'est, je crois le savoir, déjà fait. Mais il faut non seulement maintenir avec rigueur le français, mais aussi introduire plusieurs autres langues, qu'il est inutile d'énumérer. Ce qui, vous l'avez déjà compris, posera de difficiles problèmes de traduction...

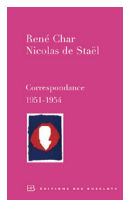
J'espère, mon cher Paul, ne pas vous avoir plongé dans l'angoisse. Si je l'ai fait, je vous prie de vouloir bien m'en excuser, et de me croire votre très dévoué collaborateur – au vrai sens du terme – et ami.

Michel Arrivé

Publications soutenues par la Fondation La Poste

Automne 2010

Livres parus



Correspondance René Char / Nicolas de Staël 1951-1954

Éditions des Busclats

Ouvrage préfacé par Anne de Staël, annoté par Marie-Claude Char.

Les deux artistes se sont rencontrés en 1951 et ont échangé plus d'une centaine de lettres, révélatrices de leur admiration réciproque. Ils évoquent leurs recherches artistiques, leurs passions, leurs projets communs (notamment la réalisation d'un livre de *Poèmes* de René Char accompagné de bois gravés de Nicolas de Staël).

Picabia avec Nietzsche / Lettres d'amour à Suzanne Romain 1944-1948

Éditions Presses du réel

Francis Picabia (1879-1953), peintre, écrivain, poète, renonce rapidement à l'impressionnisme pour rejoindre le mouvement cubiste, puis intégrer le groupe des dadaïstes, des surréalistes, s'en séparer pour passer à l'expressionnisme, revenir à des œuvres figuratives d'un caractère académique. Coutumier de la provocation et des volte-face, il s'attaque aux valeurs consacrées, refuse tout dogme esthétique, aussi bien dans sa peinture que dans ses écrits.

Cette correspondance amoureuse comprend 48 lettres inédites (sélectionnées pour leur intérêt sur les 200 existantes). Elle est entièrement construite sur des plagiat : Picabia détourne les poèmes et aphorismes de Nietzsche pour s'adresser à Suzanne Romain. Il pratique ces « collages philosophiques » depuis 1917. L'originalité de cet ouvrage est de mettre en lumière les références à Nietzsche.



À paraître octobre / Novembre



Dans les archives inédites des services secrets

Éditions l'Iconoclaste

Les grands dossiers de l'espionnage révélés pour la première fois...

La Vie en toutes lettres, Ces écrits qui marquent notre existence

Éditions Plon

La Poste et Jean-Pierre Guéno ont lancé un appel aux français et aux postiers afin de recueillir leurs plus belles lettres ou les plus belles histoires de lettres.

Correspondance de Jules Stockhausen

Éditions Symétrie

« Itinéraire d'un chanteur à travers vingt années de correspondance 1844-1864 »

Correspondance réunie et annotée par Geneviève Honneger

A dix-huit ans, Jules Stockhausen se consacre à la musique, en particulier au lied et à l'oratorio. Il est le premier chanteur à faire entendre les grands cycles de Schubert et Schumann. Au fil de la correspondance, portraits de Pauline Viardot, Clara Schumann, Franz Liszt, Saint-Saëns, lettres adressées à Johannes Brahms...

Correspondance Leonor Fini / André Pieyre de Mandiargues 1935-1955.

Le Promeneur / Gallimard

Correspondance entre Leonor Fini, peintre italienne surréaliste (1918-1995) et André Pieyre de Mandiargues, écrivain, poète et dramaturge (1909-1991) deux artistes marquants du XXème siècle, relativement peu connus, mais dont la personnalité est originale.

Leur correspondance s'étend de 1935 à 1955 et témoigne d'une Europe cosmopolite où il est question de l'Europe centrale, de l'Italie, de la Suisse. Elle apporte en outre une nouvelle pièce au dossier des femmes et du surréalisme.

Correspondance générale de Napoléon

Fayard.

Parution du volume 7.



Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin
d'après M2baz © La Poste, 2006

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

Octobre / novembre

Picabia avec Nietzsche / Lettres d'amour à Suzanne Romain 1944-1948
Presses du réel

La Vie en toutes lettres, Ces écrits qui marquent notre existence
Plon

Dans les secrets du grand espionnage
Iconoclaste

Correspondance de Jules Stockausen
Editions Symétrie

**Correspondance Leonor Fini / André Pieyre de Mandiargues
1935-1955.**
Le Promeneur / Gallimard

Correspondance générale de Napoléon
Fayard.

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Ces actions sont soutenus par les postiers.

Automne 2010

Festival Lettres d'automne de Montauban - 20ème édition

Exposition «Le Trésor des Médicis» Musée Maillol - Fondation Dina Vierny - du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

Colloque « Max Jacob épistolier : la correspondance à l'œuvre » - Vendredi 26 et samedi 27 novembre

Colloque « L'épistolaire politique, France et monde francophone, Vème - XVème siècles » - 26 et 27 novembre

Manifestation scientifique internationale - Laboratoire des études sémitiques anciennes du CNRS , UMR 8167 - Jeudi 2 et vendredi 3 décembre. « Les écritures mises au jour sur le site antique d'Ougarit et leur déchiffrement »

Prix littéraires

Prix Clara 4ème édition Remise du Prix 2010 le jeudi 21 octobre à l'Hôtel de Ville de Paris

Prix Wepler-Fondation La Poste - Lundi 22 novembre 2010 (Sur invitation)
Brasserie Wepler, 14 Place de Clichy 75018 Paris

Texte et musique

Académie Européenne de Musique (Festival Aix-en-Provence) - **Mardi 30 novembre. Concert-lecture au Siège de La Poste**

Engagement en faveur de l'écriture pour tous. Projets solidaires

Fondation Nationale de Gérontologie / Projet « Lettres à... » Année 2010

Cette action, créée en 2001 par la FNG, a pour objectif de permettre aux personnes âgées de s'exprimer et d'écrire en toute liberté et sans tabou sur des sujets qui leur sont chers. Il ne s'agit pas uniquement de lettres, de souvenirs, mais de l'expression libre de leurs opinions, attentes et critiques.

Une attention particulière est portée aux personnes présentant des troubles des fonctions cognitives. Une présence attentive des animateurs leur permet de s'exprimer grâce à la retranscription fidèle de leur parole. Six lauréats seront désignés par un jury en décembre.

Les 14 articles de la Charte Droits et Liberté de la personne âgée en situation de handicap et de dépendance seront illustrés par des « Lettres à... »

...

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» aux non-voyants.

.....

Auteurs

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale et rédactrice en chef indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat
ISSN 1777-563
nathalie.jungerman@laposte.net
florilettres@laposte.net

Editeur FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard
Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15
Tél : 01 55 44 01 17



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr